



LA RIVIÈRE DU BONO

Récits de paysages maritimes

Textes Alexis Gloaguen

Photographies Benjamin Simon Lohezic

Né en 1950 à Plovan, dans le Finistère, Alexis Gloaguen, est auteur, poète et philosophe. Après une enfance en Nouvelle-Calédonie et une jeunesse à Brest, il enseigne à Vannes puis à Saint-Pierre et Miquelon où il reste dix-huit ans. De ses voyages et de son intérêt pour la nature il a tiré de nombreux livres.

Né en 1989 à Ploemeur dans le Morbihan, Benjamin Simon Lohezic est photographe et chargé de mission Mer et Littoral au Parc naturel régional du Golfe du Morbihan. Le monde maritime, les paysages et les astres font partie de ses sujets de prédilection, qu'il saisit en Bretagne et ailleurs dans le monde.

L'écriture poétique donne une ossature à la beauté du monde, la fait aimer jusque dans ses recoins insoupçonnés, et, parce qu'on apprend à l'aimer, mène à l'obsession de protéger.

Alexis Gloaguen



En courant, cinq jeunes garçons nous outrepassent comme des feux follets sur une eau stagnante. Ils rejoignent le milieu du pont suspendu, ajoutant à sa vibration imperceptible, montent sur le garde-corps et sautent d'une hauteur de plus de huit mètres au milieu de la rivière. Ils y entrent dans la joie violente d'un impact vers la profondeur. L'un d'eux dit à ses camarades qu'il plie les genoux à la dernière seconde

« pour avoir plus mal ». Poussés par le plaisir, ils augmentèrent le danger après l'interdiction d'user d'un ponton privé qui fut ensuite enlevé. Il y a là un rite de passage loin de notre monde de précautions, la recherche d'une réalité crue dont notre époque voudrait nous détourner. Certes la baignade est ici interdite depuis plus de vingt ans. L'insalubrité de l'eau est évoquée, mais plus encore les affleurements

d'huîtres verticales, hérissant le moindre caillou. Corinne, dans ses jeunes années, sautait du pont elle aussi. Sa grand-mère la guidait - « plus à gauche, plus à droite ! » - pour qu'elle tombe dans le chenal. Comme ces garçons d'aujourd'hui, elle anticipait les événements de la vie, elle jouait dans l'insouciance à passer entre les blessures.

Elles sont là, ces tuiles en lisière de forêt, formant par milliers une avant-garde que reconquièrent les plantes. Elles ne sèchent plus aujourd'hui qu'au vent remontant l'estuaire. Les premières sont dressées de chant, s'étagant sur trois niveaux inclinés que le temps éboule comme des pierriers de montagne. Toutes attestent d'un soigneux grattage à l'exception d'une, oubliée, portant des balanes, des vers arénicoles et des bas-reliefs de naissain -ces demi-coquilles aux allures d'ongles, mariées à la pierre. Les premiers rangs s'appuient sur des bouquets superposés. D'autres, obliques, leur font suite et forment avec eux un arc en plein cintre qui n'aboutira jamais. D'étroites allées séparent ces blocs en perspectives.

Et c'est une marée de ronces qui, du côté lisière, se répand sur la dorsale d'argile rouge parfois redingotée de blanc. Le lierre y redécouvre ses vocations horizontales. Des lycopodes s'accrochent en hauteur dans les travées, des graminées investissent les couloirs verticaux. Le baccharis en fleurs, à la fausse allure de fusain, y devient indéracinable, sauf à faire s'écrouler l'ensemble. Plus loin, des tuiles bien rouges témoignent d'un travail terminé. Rangées avec soin, elles étaient là. Elles sont restées là.



© Benjamin Simon Lohezic



© Benjamin Simon Lohezic

J'étais tombé en arrêt devant cette cabane effondrée, logée entre une rampe d'accès, des murets au bord de l'eau et leurs contrepoints en banquettes, là où la terre fut découpée et repoussée pour en extraire les pierres. Aujourd'hui, je la revois avec Alain, sous le sous-bois d'une berge, survolée -ce qui était impensable autrefois- par l'humidité des bouleaux, des chênes et des châtaigniers, par des balconnets de lierre. Il m'explique qu'il s'agit d'une « trois tôles » et m'indique sur l'autre rive, côté Bono, une miniature à deux tôles et l'ampleur confortable d'une « quatre tôles », placée avec assurance auprès d'un terre-plein.

Les trois tôles sont d'abord celles du toit. Ajourées, elles épousent aujourd'hui une charpente aux vertèbres brisées. Mais on les retrouve, en rappel vertical, sur les longues lattes de l'un des murs. Là flottent les nuances d'une peinture murale, choisie dans un ton vert d'eau et se détachant sur un fond violet qui se mêle avec la rouille et tend vers la paix grise et le noir; comme le violet lui-même, mariant le rouge et le bleu, rassemblait l'homme et la femme, selon le christianisme ancien. Une signature retentit jubilatoire, en langue tout aussi stylisée que sa graphie, et une flèche indique vers la droite la présence de mystères à découvrir.

Un jour les « naisseurs » eurent idée de ces petits abris pour sauvegarder leur matériel. Ils étaient passés auparavant par les étapes du travail en plein air, s'étaient protégés sous des voiles, sous les embarcations, voire sous de vieux parapluies. Jamais érigés à la fonction de l'atelier, ces cabanons surgissaient d'un bref travail de menuiserie et leur unité de mesure était la tôle. Le nombre des plaques décidait de la taille de la coquille et leur matière accompagnait l'ondulation des jours.



On appelait chivelles les rigoles de prés salés qui s'écoulaient entre les pièges des vasières. Lorsque le rivage découvre, les chivelles apparaissent en miniatures de canyons bleutés, montrent en creux une ligne de partage et la profondeur de leur ruissellement. Elles acquièrent la relative dureté d'un fond proche des substrats et sembleraient plus fiables. Au reflux, elles attestent du fait que les ruisseaux qui coulaient là préexistaient à l'irruption de l'océan. Les chivelles forment un petit peuple d'affluents, elles infiltrent une eau douce clandestine.

Vue du ciel, la vasière en paraît vivante, comme d'un réseau de veinules

et d'une irrigation d'énergie. Partout elles répandent leur géographie ondoyante, serpentine. Et leur nom d'une impalpable beauté devient incarnation du mystère. Venu du mot *skivell* ou *stivell*, désignant la source en breton, il voyage aujourd'hui comme ces ruisselets sous-marins dans la flaque du français.

Outre des myriades de mulets s'observent en rivière du Bono des alevins de bars, deux espèces de dorades et des remontées d'anguilles. Peut-être y trouve-t-on toujours un trésor de plies. C'est dans les chivelles que certains témeraires les pêchaient, à genoux et à la main. Ils se livraient à d'empiriques

trigonométries et, à partir d'un frémissement de vase, saisissaient à coup sûr. La prise des doigts devait être franche comme celle d'une serre de rapace. La frappe, après un survol, fixait quelque chose de ce monde mouvant, de cet ondolement de la plie dans les courants diaphanes. Chaque poisson était enfilé par les ouïes et par la bouche à un fil de fer arrimé sur le dos avec des allures d'antenne. Ainsi, sans protection, le pêcheur suivait à quatre pattes ces étiers à la chair plus dure, s'en remettait à ces fissures dans la rivière.



© Benjamin Simon Lohezic

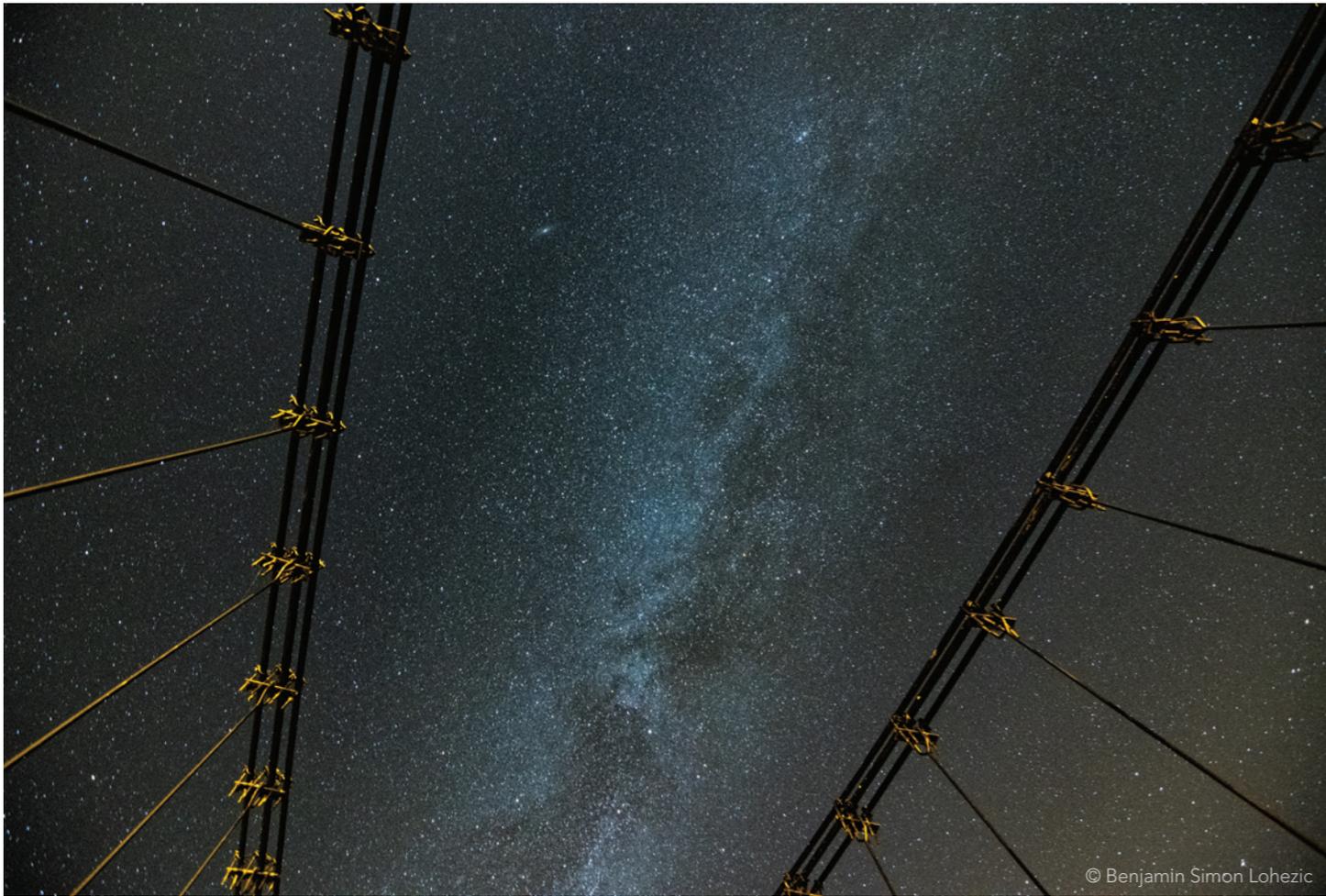


© Benjamin Simon Lohezic

Comme des sentiers d'empreintes sur la vase s'échelonnent les traverses des fonds de barques. Sevrées d'éléments verticaux, elles semblent segments d'échelles s'évadant vers l'espace. On assiste à leur naufrage horizontal, millimétré, au seul profit d'une figure segmentée, d'un mimétisme de leur couleur avec le gris du limon.

On ne peut s'empêcher de les suivre en esprit dans leur immersion dans la vasière. Est-il vrai qu'elles se dissoudront et qu'il n'en restera aucune archéologie, qu'aucune membrure ne portera plus leur cargaison d'alluvions ? Est-il vrai qu'en creusant on ne devinerait jamais leurs allures de bateaux ?

Ou faut-il croire au contraire qu'une fois inclus dans la vase le bois pourrit moins vite et que l'on trouverait là-dessous un trésor de carènes préservées ? C'est peut-être pour cela que, dès l'abord, on envoyait les forbans dans cette anse du Govillo. Ils pouvaient attendre sur site et dans un milieu presque amical. On se disait que l'humidité conservait, on savait que le bois desséché se rétracterait. Avec les sédiments, cet enveloppement augmenta sa prise. Sans lumière, sans l'oxydation de l'air, les bateaux en fin de vie glissaient sur un chemin de fraîcheur et dans une forme d'éternité.



© Benjamin Simon Lohezic

Il n'est rien que nous ne puissions atteindre, même à longue distance. Parfois, retiré en moi-même, je visualise au présent les lieux où je voudrais aller. Ce n'est ni souvenir, ni imaginaire, mais un soulèvement intérieur que j'ai parfois vécu, cloîtré chez moi, jusqu'au pont du Bono dans sa nuit. Je tourbillonnais autour, jusqu'à ce linéaire qui s'ouvre en éventail vers le ciel, frôlant les suspentes qui descendent des câbles porteurs avec des sons pendulaires, et ce tablier

dont les frissons se réverbèrent dans le vent. En symétrie, la voie lactée jetait une passerelle sur l'infini. Une lune gibbeuse glissait vers la fin des temps, l'obscur libérait froid et parfum. Une fureur en pointillé descendait des étoiles.

On se heurte à leurs éclats de lumière dans la liberté des heures qui nous restent. On arrive à se perdre pour accéder à soi.

Ecrire au Bono et à Pluneret m'a permis d'approcher un pays, une nature, un mode de vie. Je me suis nourri d'aspects méconnus du rapport à la mer, à partir des traces de l'ostréiculture, de l'agriculture sur prés salés, de la navigation sur la rivière et dans le golfe. J'ai perçu comment l'espace bâti se greffait à une géologie et à une flore vivante du balancement des marées, comment l'eau douce de l'estuaire se mêle à la mer dans un miracle d'équilibre, comment des hommes et des femmes ont pu vivre d'un contact avec les huîtres sauvages pour encourager la fixation du naissain et préparer la culture des huîtres. Sans passéisme ni nostalgie, j'y ai trouvé

l'espoir d'un avenir. Peut-être cette économie non destructrice de la nature -car elle en dépend-, et donc profondément écologique, pourrait-elle nous indiquer ses directions vers le futur ? Sans doute la conservation de ce patrimoine, cher aux Bonovistes et aux Plunerétains -que je ne saurais assez remercier de leur accueil-, témoignerait-elle d'une manière d'habiter le monde ? Il importe pour tous de protéger ces lieux de mémoire qui participent de l'identité, de l'histoire maritime du golfe du Morbihan.

Alexis Gloaguen

Merci aux élus, aux agents des services municipaux des communes de Pluneret et du Bono pour leur soutien et leur accompagnement ainsi qu'aux habitants dont les témoignages et les souvenirs ont nourri cet ouvrage : Franck Vallein, Maire de Pluneret; Yves Dreves, Maire du Bono; Nicolas Le Gros, adjoint à l'Environnement de la commune de Pluneret; Alain Brûlé, 2e adjoint aux Affaires maritimes, mouillages et patrimoine de la commune du Bono; Jean-Yves Le Blévec, ancien adjoint au Patrimoine de la commune du Bono; Pierre Gallène, animateur nature de la commune de Pluneret; Jérôme Botti, maître du port du Bono; Gilles Roland, responsable technique de la commune du Bono; Corinne Le Douaran, bonoviste et fille d'ostréiculteur; Jean-Yves Morio, bonoviste et ostréiculteur; Maryvonne et Bernard Audic, plunerétains, agriculteurs et éleveurs sur prés salés à la retraite.

Merci également à la médiathèque du Bono et à la bibliothèque de Pluneret pour leur accueil et leur disponibilité.

Ce livret, *La Rivière du Bono, récits de paysages maritimes*, a vocation de mettre en lumière, au travers d'une approche sensible et poétique, l'un des sites remarquables du littoral morbihannais. Il a été réalisé par le Parc naturel régional du Golfe du Morbihan en collaboration étroite avec la municipalité de Pluneret et celle du Bono. Son but est de mieux faire connaître des lieux de grande beauté, mais qui n'échappent pas à la fragilité et au passage du temps, des lieux d'histoires maritimes dont les traces sont partout présentes, des lieux à visiter et à protéger. Les acteurs du projet ont été entourés de plusieurs témoins: naturalistes, ostréiculteurs, agriculteurs et historiens habitant les deux communes. Dans ce cadre, toute liberté fut donnée au photographe Benjamin Simon Lohezic du Parc naturel régional et à l'écrivain Alexis Gloaguen, à l'occasion d'une résidence d'écriture. Tous deux ont sillonné ce territoire et produit cet ensemble, préambule à une exposition *in situ* sur la rive droite de la rivière du Bono, près du « Cimetière de bateaux » de Pluneret.

